

Les Journées européennes du patrimoine (1), placées cette année sous le signe du couple nature et culture, offrent l'occasion de découvrir des jardins d'exception, comme le Désert de Retz à Chambourcy

Le refuge enchanté d'un aristocrate des Lumières

« **C**et homme est fou. Il ne doute de rien. » Cette note, anonyme, figure en marge de la commande passée en 1777 par François Racine de Monville auprès des pépinières royales. Des sumacs du Canada aux arbres de Judée, la liste détaille 4 050 essences de plantes et d'arbres, venus de tous les continents, soit près d'un an et demi de capacité de production des serres ! Le flamboyant aristocrate, issu d'une famille de financiers, voit grand pour aménager le domaine qu'il a acquis trois ans plus tôt, en bordure de la forêt de Marly. Propriétaire de deux hôtels particuliers à Paris, il en fera son « désert », un havre à l'écart du monde, « propice à cultiver le rêve et la nostalgie », selon la définition de *L'Encyclopédie*.

Pour en dessiner le plan, il s'inspire de la mode des jardins anglo-chinois, lancée en 1759 par l'architecte anglais William Chambers. À savoir un parc vallonné et foisonnant dont les chemins sinueux mènent à des points de vue pittoresques, arbres remarquables (ne pas manquer le majestueux tilleul marcotté vieux de 450 ans) ou constructions exotiques.

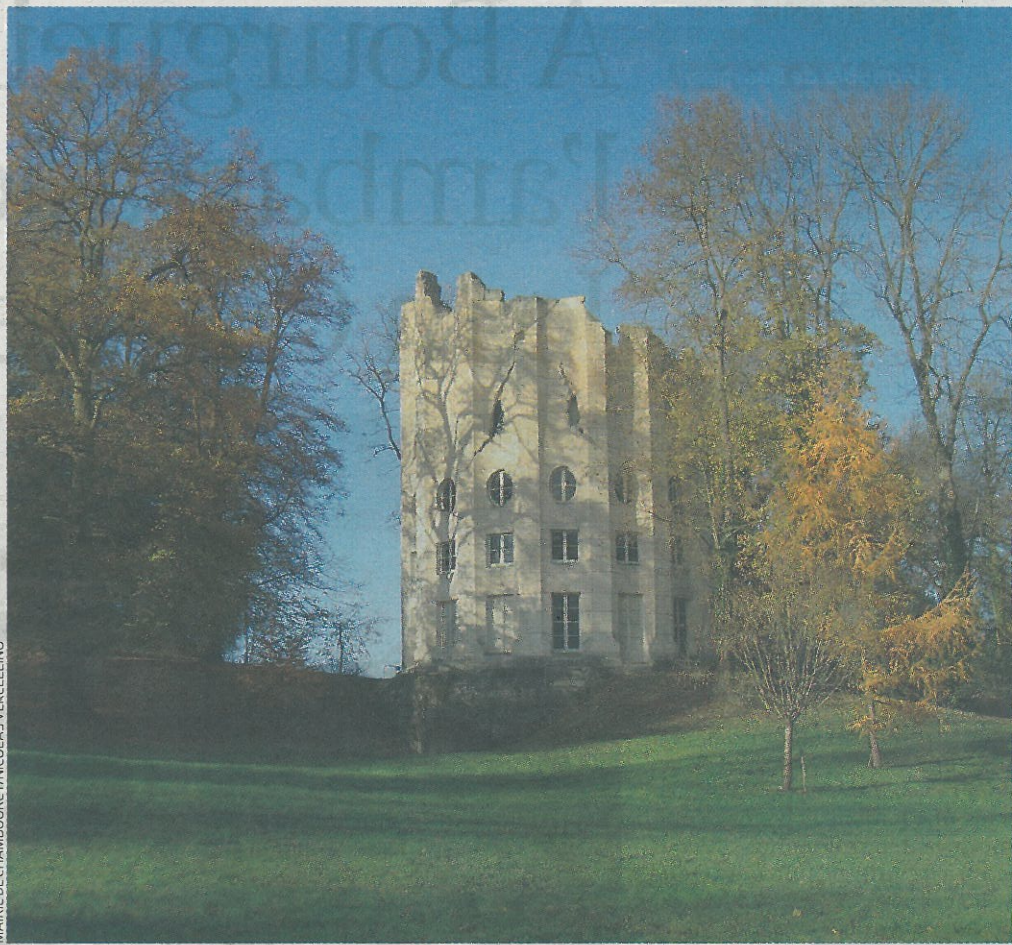
En quinze ans, François Racine de Monville

parsèmera ses trente-huit hectares de terrain d'une vingtaine de « fabriques », censées retracer l'histoire de l'humanité, ouvrir l'esprit aux cultures lointaines et inviter à la méditation. Sept d'entre elles ont survécu aux aléas du temps et jalonnent encore le parcours philosophique conçu par l'aristocrate éclairé.

Ici, un élégant temple grec dédié au dieu Pan, où François Racine de Monville, musicien accompli, aimait venir jouer de la harpe ou donner des rendez-vous galants. Construit en meulière recouverte d'un enduit imitant la pierre de taille, il fut soigneusement restauré l'an passé par la commune de Chambourcy, propriétaire du site depuis 2007.

En contrebas, un théâtre découvert accueillait des concerts et les représentations des acteurs de la Comédie-Française, dont Monville était l'ami. À ses réceptions fastueuses se pressaient les grands noms de l'époque, de Marie-Antoinette au duc d'Orléans, en passant par le futur président américain Thomas Jefferson.

On imagine volontiers leur surprise devant la pièce maîtresse du parcours : la *Colonne détruite*, où le maître des lieux aimait à séjourner. Offrant une vue panoramique sur le parc, l'édifice, haut de vingt-cinq mètres et large de quinze, se veut une évocation de la



MAIRIE DE CHAMBOURCY/NICOLAS VERCELLINO

Au milieu du jardin, la *Colonne détruite* évoque la tour de Babel en ruine.

tour de Babel en ruine. Une profonde fissure traverse même la façade pour figurer la foudre divine ! Si on peut regretter que les échafaudages de l'entreprise de restauration en cours d'achèvement masquent sa beauté singulière, ils sont le signe tangible d'une renaissance du site, longtemps laissé à l'abandon. Rappelons que c'est pour sauver le Désert de Retz qu'André Malraux fit voter en 1966 une loi obligeant les propriétaires de monuments historiques (2) à procéder aux travaux nécessaires à leur préservation.

CÉCILE JAURÈS

(1) Programme complet sur www.journeesdupatrimoine.culture.fr

(2) Le Désert de Retz fut classé en 1941, grâce à l'intervention de l'écrivain Colette.

Désert de Retz, allée Frédéric-Passy, 78240 Chambourcy.

RENS. : 01.39.22.31.31 ou www.chambourcy.fr.

Des visites, organisées par l'association « Le Désert de Retz, jardin des Lumières », ont lieu les 2^e et 4^e samedis du mois sur réservation, de mai à octobre (12 €).

Ouverture exceptionnelle dimanche 21 septembre, de 10 heures à 18 heures (entrée : 5 €)

LIRE AUSSI les pages 2, 3 et 4.

PASSION(S)

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS



Ce qui se cause...

À la base, Guillaume n'avait pas respecté le périmètre du cahier des charges, ni le process. À l'endroit de ses propositions, après avoir été briefé, il avait voulu relever le challenge. Fort de son expertise, il était moteur de ce projet qui avait mûri. Et sa réponse avait été actée.

En fait, conscient que la crise impacte l'activité économique, Guillaume avait boosté la croissance de l'entreprise, selon un business plan avec du matériel dédié à l'objectif de développer un nouveau système. Ses succès crédibilisaient sa méthode.

Aimait-il son job ? Carrément. Mais il n'était pas satisfait au niveau du salaire. Des informations confidentielles avaient fuité. Au plan juridique, il pouvait porter le coup,

selon un raisonnement basé sur des points de droit. Quitte à se retrouver blacklisté. Retraçant le déroulé de sa carrière, examinant ses talents spécifiques et son domaine qualitatif, Guillaume allait candidater pour un nouveau poste et avait déjà renseigné un document en ce sens. Savait-il gérer ses doutes ? Depuis quelque temps, son attitude était devenue confusante. Son programme manquait de lisibilité. Dans sa newsletter, il avait voulu conscientiser la communauté des utilisateurs en leur démontrant qu'il existait des créneaux alternatifs. Il déclarait que la situation était sous contrôle mais il ne savait plus bien dispatcher les tâches. Il n'avait jamais trouvé le bon timing pour visiter les territoires dont il avait envisagé le redécoupage. Entre hier et aujourd'hui, le différentiel était exorbitant. Alors qu'il se prétendait éco-friendly, il avait customisé

Savait-il gérer ses doutes ? Depuis quelque temps, son attitude était devenue confusante. Son programme manquait de lisibilité.

son 4x4 pour étaler sa fortune conséquente. Paraît-il qu'il est très riche, disait-on dans son dos. On l'entendait marteler : « Je suis définitivement sûr de moi. » Quand il finalisait son travail, il répétait : « Je suis pressé de terminer. J'ai autre chose à faire derrière. » Il était cash. Il stoppait régulièrement ses interlocuteurs pour s'exclamer : « Génial ! »

C'était un personnage improbable, très tendance, obsédé par le look. Trop speed, il voyait peu ses collaborateurs, qui par ailleurs ne s'en plaignaient pas. Des fois, il restait des semaines sans leur parler. Le soir, chez lui, assis sous un soi-disant tableau de maître, devant les programmes en replay, Guillaume vitupérait les journalistes qui s'autocensuraient, s'emportait contre les équipes qui ne scorent plus. Les soirs de déprime, il se rappelait de son passé. Au final, il est temps de clôturer cette chronique en charabia.

Dire, ne pas dire. Du bon usage de la langue française, par l'Académie française. Philippe Rey, 194 p., 12 €. Que les lecteurs horrifiés se rassurent : la semaine prochaine, à la même place, le corrigé en bon français. Ce qu'il faut dire et comment le dire.